

110^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MARGUERITE YOURCENAR

MARGUERITE YOURCENAR, CITOYENNE DU MONDE

Jean-Pierre CASTELLANI*

RÉSUMÉ

Il s'agit de dresser un portrait authentique de Marguerite Yourcenar, au-delà des images stéréotypées qui l'enferment dans la vision d'une écrivaine académique, froide et sans faille. Marguerite Yourcenar est née à Bruxelles (1903), mais elle a passé plus de temps aux États-Unis (1939-1987). Nous essaierons de suivre cette existence de nomade qui part du Nord de la France pour faire le tour du monde. Et par la même occasion de mieux la connaître dans son universalité.

ABSTRACT

Our aim is to draw an authentic portrait of Marguerite Yourcenar, beyond the stereotypes that confine her within the image of an academic writer, cold, sleek. Marguerite Yourcenar was born in Brussels in 1903, but spent much of her life in the United States, from 1939 to 1987. We will try to trace that nomadic existence starting from northern France to travel around the world. This will be an opportunity to be better acquainted with her.

Les passions, les tourments et les crises qui ont secoué Yourcenar, toute sa vie durant, invitent à une meilleure connaissance de ces courants souterrains pour mieux comprendre les conditions de l'œuvre. Il est bon de commencer par l'humble esquisse d'un portrait de l'auteur, à travers une réflexion sur sa

* Agrégé de l'Université, professeur émérite à l'université de Tours.

biographie, pour mieux la faire connaître et donner l'envie de la lire ou de la relire. Et cette existence part des Flandres pour aller au monde entier dans un tour complet de ce qu'elle a elle-même appelé « la prison ».

Yourcenar, contrairement à d'autres écrivains, n'a jamais abandonné la langue française comme langue d'écriture, bien qu'ayant vécu plus longtemps hors de France qu'en France et partageant la vie d'une Américaine ou d'amis souvent étrangers, dans un bain linguistique majoritairement anglo-américain. Yourcenar a toujours vécu dans une espèce de bulle : privée de mère, dès sa naissance, elle n'a pas de langue maternelle et, au contraire, a reçu ce que l'on peut appeler curieusement une langue paternelle, le français en l'occurrence, au contact de Michel, son père, et comme elle n'a jamais été scolarisée, elle n'a pas connu la langue familière de l'école, des cours de récréation et des amis de classe.

La langue de Yourcenar est celle que lui a inculquée un père cultivé, celle qu'elle a apprise et appréciée dans les nombreuses lectures qu'elle fit enfant et adolescente et celle des domestiques ou familiers qui l'entouraient dans les premières années passées au Mont-Noir. C'est sur cette base linguistique académique, un peu figée ou guindée, coupée de la rue, qu'elle a construit sa langue d'écrivain. À aucun moment elle n'a été tentée par l'écriture dans cette langue anglaise dans laquelle elle a été plongée la plus grande partie de sa vie. À Petite Plaisance aussi elle a vécu dans une structure linguistique française qui prolongeait celle qu'elle avait connue en Europe, mais qui n'était pas le fruit ou la manifestation d'une nostalgie d'exilée. Au fond, était-elle vraiment une exilée ?

En effet, au premier abord, la réponse semble évidente tant Yourcenar paraît liée à une vie éloignée de son Europe natale. Pourtant, un examen un peu plus approfondi de l'affaire va nous conduire à une réponse plus nuancée, tant est ambigu son comportement.

MARGUERITE YOURCENAR ET LE NORD

Yourcenar est née à Bruxelles en 1903 et a vécu en Europe presque continûment jusqu'en 1939, date à laquelle, au moment où éclate la seconde Guerre mondiale, elle part pour les États-Unis, territoire où elle va résider jusqu'à sa mort, en décembre 1987.

Yourcenar a passé les neuf premières années de sa vie en Flandre : l'hiver à Lille, dans l'hôtel particulier de Noémi, la grand-mère paternelle peu aimée qui habitait rue Marais (actuelle rue Jean-Moulin), l'été au Mont-Noir, à Bailleul, ou sur la côte belge. Elle vécut cette enfance entre nurses et bonnes. Ces paysages des plaines du Nord, elle les évoque naturellement quand elle engage la rédaction de ses souvenirs familiaux. Par exemple, dans *Archives du Nord* :

Quand on chemine dans la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorante de nos frontières, vers Gand et vers Bruges, on a le sentiment d'avancer sur un fond dont la mer s'est retirée la veille, et où il se peut qu'elle revienne demain. Vers Lille, Anzin et Lens, sous l'humus raclé par l'exploitation minière, se tassent les forêts fossiles, le résidu géologique d'un autre cycle, plus immémorial encore, de climats et de saisons. De Malo-les-Bains à l'Écluse ondoient les dunes bâties par la mer et le vent déshonorées de nos jours par les coquettes villas, les casinos lucratifs, le petit commerce de luxe ou de camelote, sans oublier les aménagements militaires, tout ce fatras qui dans mille ans ne se distinguera plus des débris organiques et inorganiques que la mer a lentement pulvérisés en sable.

Des monts qu'on appellerait ailleurs des collines, le Mont Cassel, relayé au nord par la quadruple vague des Monts de Flandre, et le Mont-des-Cats, le Mont Kemmel, le Mont-Rouge, et le Mont-Noir dont j'ai une connaissance plus intime que des autres, puisque c'est sur lui que j'ai vécu enfant, bossuent ces terres basses. Leurs grès, leurs sablons, leurs argiles sont eux-mêmes des sédiments devenus peu à peu terre ferme ; de nouvelles poussées des eaux ont ensuite érodé autour d'eux cette terre à son niveau d'aujourd'hui : leurs crêtes modestes sont des témoins. Ils datent d'un temps où le bassin de la Tamise se prolongeait vers la Hollande, où le cordon ombilical n'était pas encore coupé entre le continent et ce qui allait devenir l'Angleterre. À d'autres points de vue ils témoignent¹.

Michel, le père de Marguerite, est amené à vendre, en 1912, la propriété familiale pour s'installer à Paris :

La vente du Mont-Noir (...) nous éloignait définitivement du Nord et la guerre qui bientôt suivit, élimina pour nous la Belgique comme si elle n'avait jamais existé².

1. Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, p. 15-16.

Marguerite Cleenewerck de Crayencour a donc eu neuf étés pour apprendre à voir, même si, nous dit-elle :

Pour moi le Mont-Noir reculait déjà au fond de mon court passé. La chèvre aux cornes d'or, le mouton, l'ânon et sa mère, dont je me souviens si bien aujourd'hui, étaient momentanément oubliés³.

Elle ajoute d'ailleurs :

J'ai cru longtemps avoir peu de souvenirs d'enfance (...). Mais je me trompais : j'imagine plutôt ne leur avoir guère jusqu'ici laissé l'occasion de remonter jusqu'à moi. En réexaminant mes dernières années au Mont-Noir, certains au moins redeviennent peu à peu visibles, comme le font les chambres aux volets clos dans laquelle on ne s'est pas aventuré depuis longtemps⁴.

À Jozef Deleu, poète belge, elle a confié :

*Bien que je sois française et que, dès mon enfance, j'aie été familiarisée avec le français, instrument de mon métier d'écrivain, je ne saurais m'imaginer sans la Flandre, sans la contrée où, pour la première fois de mon existence, je fus confrontée à la pureté et à la force des éléments : l'eau, l'air et la terre. La Flandre constitue l'émerveillement de ma vie, le fondement émotionnel, le « pays des grandes émotions ». La Flandre m'apporte des choses que la France ne possède pas dans la même mesure. (Jozef Deleu, *Citoyen de la frontière*, Éd. Luce Wilquin, 2003).*

Marguerite Yourcenar reviendra vers ces territoires par l'écriture de son cycle autobiographique. En 1973, elle commence son travail de recherches érudites sur les origines de sa famille, sa généalogie, en vue de rédiger ses souvenirs : *Souvenirs pieux* (1974), *Archives du Nord* (1977) et *Quoi ? L'Éternité* (1988). Elle écrit des lettres et consulte des photographies comme l'atteste sa correspondance de ces années publiée dans *Lettres à ses amis et quelques autres* (1995). Elle revient, après une longue parenthèse, dans les dernières années de sa vie, aux dix premières de son existence, qui se passèrent en effet dans le Nord⁵.

2. Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1989, p. 254.

3. *Ibid.*, p. 260.

4. *Ibid.*, p. 203-209.

5. On dispose de trois livres indispensables pour comprendre les rapports de Yourcenar et de la Flandre : *Marguerite Yourcenar de retour en Flandre*, 15 décembre 1980, CRDP, Lille, éd.

À son retour en Flandre en décembre 1980 (en compagnie de son compagnon de l'époque Jerry Wilson), elle est fêtée comme l'enfant du pays, alors qu'elle est maintenant un écrivain célèbre : elle se rend au Mont-Noir, à Saint-Jans-Cappel, à Bailleul et à Lille. Elle fait une visite émouvante au Mont-Noir et inaugure une plaque commémorative à l'entrée du domaine familial, devenu plus tard le parc départemental Marguerite Yourcenar. Elle retrouve des témoins survivants de son enfance, par exemple Marie Bollengier-Joye, la fille des gardiens du château avec laquelle elle jouait enfant, ou l'ancien paysan Marcel Croquette. Elle y rencontre les Dufour dont la demeure a remplacé le château des Crayencourt. Elle y admire la plaque où est inscrite la phrase célèbre de *Archives du Nord* :

*Le Mont-Noir dont j'ai une connaissance plus intime puisque c'est sur lui que j'ai vécu enfant*⁶.

Elle parle de la nature, des oiseaux migrateurs, des plantes. Elle chante avec ses hôtes le *Vivat Flamand*, chant en l'honneur de l'invité pendant lequel on tend une serviette de table blanche au-dessus de lui. Les photos publiées dans la presse la montrent ravie, heureuse, presque gamine. Elle visite aussi l'exposition de clichés *Album de Marguerite Yourcenar* dans la salle paroissiale de St-Jans-Cappel. Elle rencontre de nombreuses personnes qui l'ont connue enfant. Elle se rend aussi à Bailleul, elle y est reçue à l'Hôtel de Ville. Enfin, à Lille où elle prend un verre dans un estaminet et donne une conférence de presse au Furet du Nord. Dans un entretien avec la journaliste Catherine Claeys, elle dit à cette occasion :

Ici, il y a comme en Hollande, comme dans la Flandre belge, je dirais même dans le Danemark, ces immenses paysages plats avec de grands ciels, où les nuages changent sans cesse l'immensité du ciel, l'humilité et la modestie, et en même temps, la solidité des constructions humaines paysannes, la beauté des arbres, la beauté des grandes rangées d'arbres dessinant, en

Louis Sonneville, 1981. *Marguerite Yourcenar et l'enfance, 1903-2003*, SIEY, 2003. Actes du colloque international de Roubaix, Centre des Archives du Monde du Travail, 6-7 février 2003, organisé par le Conseil général du Nord. Et particulièrement *Marguerite Yourcenar, une enfance en Flandre*, Annick Benoit-Dusauso, Guy Fontaine et Luc Devoldère, photographies de Louis Monier. Desclée de Brouwer, 2003. Signalons aussi *Marguerite Yourcenar et la peinture flamande*, Musée de Flandre/Cassel, Snoeck, 2012.

6. Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord*, *op. cit.*, p. 15.

quelque sorte, la ligne de l'horizon et la beauté d'une atmosphère qui change sans cesse, comme dans certains tableaux du XVII^e siècle, qui ont merveilleusement senti cette beauté particulière du Nord.

Et dans une lettre du 23 décembre 1980 à son ami de Saint-Jans-Cappel, Louis Sonneville, elle exprime l'émotion qui fut la sienne lors de cette visite :

Dites à Monsieur et Madame Dufour (en 1980, ils étaient propriétaires de la villa édifiée au-dessus des anciennes écuries du château) que l'un des plus beaux moments de la journée a été celui où j'ai pu considérer un peu longuement, d'une fenêtre de leur chambre à coucher, le paysage presque identique à celui que je regardais de ma chambre d'enfant. Le temps était aboli.

Il convient pourtant d'apporter trois nuances à cette apparente euphorie : d'abord, c'est une journée éclair. De plus, elle prononce une phrase importante à la librairie du Petit Furet quand on lui parle de retour aux sources :

Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Certes elle a des millions d'ancêtres dans le Nord, mais les livres sont aussi une patrie, non ? Et l'amitié...

Ce qui confirme ce qu'elle a dit à Matthieu Galey : lorsqu'on lui demande si elle se sent flamande elle répond :

Je n'ai pensé à mes origines flamandes que sur le tard, lors de la rédaction de Archives du Nord. Oui, en me penchant sur ces ancêtres, j'ai cru reconnaître en moi un peu de ce que j'appelle « la lente fougue flamande ». Mais je suis Française, autant que Flamande, et pas seulement parce que la moitié de ma famille paternelle (d'ailleurs peu aimable, pour autant que j'en sache quelque chose) était originaire des environs de Béthune et n'a jamais parlé flamand, et que ma famille maternelle, belge et wallonne, était d'expression française. Chose plus importante et plus vérifiable que ces identifications par le sang et par la langue, je suis Française de culture. Tout le reste est folklore. Mais la culture française, comme toutes les cultures, se sclérose et s'étiole, dès qu'elle refuse de faire partie de la culture universelle. J'ai plusieurs cultures, comme j'ai plusieurs pays. J'appartiens à tous⁷.

7. Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1981, p. 273-274.

Enfin, cette halte est à intégrer dans un long périple qu'elle fait, en compagnie de Jerry Wilson, avec en premier l'Angleterre puis Copenhague, Hambourg, l'île de Texel, Amsterdam, La Haye, Bruges, Bailleul et le Mont-Noir. Ensuite, elle se rend à Paris (elle y enregistre l'émission *Apostrophes* le 16 janvier 1981) puis La Rochelle, Royan, Toulouse, la Camargue, Saint-Paul-de-Vence, l'Algérie, le Maroc et l'Espagne, le Portugal, Paris, Bruges, l'Angleterre et enfin retour à New-York et à Monts Déserts. En octobre elle retourne à Paris, puis Amsterdam et Bruges. Elle a 78 ans... En 1982 elle repart pour l'Italie (Venise, Vérone), Vienne et l'Égypte (Alexandrie, Le Caire), puis Venise, Paris, et regagne les États-Unis et passe l'été à Petite Plaisance. En 1982, elle fait un nouveau voyage au Japon avec Jerry Wilson et, en 1983, ce sera la Thaïlande, l'Inde, la Grèce et en mai le retour à Petite Plaisance. En octobre elle retourne en Europe : Amsterdam, Bruges, Paris, puis se rend au Kenya pour y visiter des réserves d'animaux. Elle a un accident de la circulation à Nairobi où elle reste jusqu'à la fin de l'hiver pour se soigner. En mars 1984 elle va à Marseille, Londres, Boston et passe l'été à Petite Plaisance. Après la mort de Jerry Wilson, en février 1986, à Paris, elle repart en voyage avec, en avril, un nouveau départ pour Amsterdam, Bruges, Bruxelles, Paris, l'Autriche. Elle veut revoir en Italie son ami Paolo Zacchera, et Borges à Genève. Elle organise avec Paolo Zacchera un long périple, prévu pour décembre 1987, voyage qu'elle ne fera jamais à cause de la maladie⁸.

8. Signalons une très émouvante correspondance avec Paolo Zacchera, ce jeune italien, spécialiste de floriculture, entre 1979 et 1987. L'intérêt principal de cet échange, de plus en plus personnel et chaleureux, est d'accompagner Yourcenar dans cette période dramatique de sa vie où elle se retrouve seule. Leur conversation porta d'abord sur une passion commune pour les plantes et les fleurs et continua par des rendez-vous, dont plusieurs en Italie, à Pallanza-Verbania, petite ville sur le Lac Majeur où résidait Zacchera avec sa famille, pour se terminer avec le projet d'un voyage en Inde qui ne se fit pas d'abord en 1986 à cause de la maladie du fils de Zacchera et ensuite, en 1987, de celle de Yourcenar elle-même. Ce devait être le retour tant espéré en Inde où elle s'était rendue en 1985 avec Jerry Wilson précisément. Au programme de ce long périple à partir de décembre 1987, elle avait prévu un retour à Amsterdam, Copenhague, Munich, Zurich, Paris et ensuite en Inde et au Népal, enfin au Tibet avec le souhait de rencontrer le dalaï-lama. On est stupéfait de lire l'intensité du programme de visites qu'envisage une Yourcenar pourtant fatiguée en juillet 1986 et encore en septembre 1987. Elle lui écrit, par exemple : *Jusqu'à quel moment pourrez-vous rester dans l'Inde ? Je compte n'en rentrer que le 1^{er} Mars au plus tôt [...] Prière de me répondre le plus rapidement possible, car j'aurai à prendre des décisions à partir de là.* (SIEY Société Internationale d'Études Yourcenariennes, *Bulletin* n° 30, décembre 2009, « De l'île des Monts-Déserts au Monterosso : correspondance et rencontres avec Marguerite Yourcenar », 1979-1987, p. 161). Lignes écrites trois mois avant sa mort... C'est dire l'émotion que nous ressentons à les lire. Paolo Zacchera

C'est alors qu'elle repasse par le Nord. En mai 1986, elle effectue un autre pèlerinage sur les lieux de son enfance comme l'attestent les mots qu'elle écrivit sur le livre d'or du musée de Saint-Jans Cappel :

Avec le très grand plaisir de me retrouver chez moi.

Que représente donc la Flandre pour Marguerite Yourcenar? Des moments intenses dans les dix premières et les dix dernières années de son existence, une source de création ténue dans son œuvre romanesque et de plus en plus présente dans ses Mémoires : quelques allusions dans *Mémoires d'Hadrien* évoquent, sans la nommer vraiment, la terre humide de la Flandre ; Zénon, fils imaginaire d'une Bruges réinventée, l'arpente dans *L'Œuvre au Noir*, puis s'en éloigne, y revient et y meurt. Le Mont-Noir a été installé par le Conseil général, en 1997, comme résidence d'écrivains européens, sous le nom de *Villa Marguerite Yourcenar*, qui reçoit chaque année des boursiers, une douzaine d'écrivains sélectionnés rigoureusement⁹.

CONSIDÉRATIONS BIOGRAPHIQUES

Revenons à son itinéraire personnel : elle s'exile donc apparemment à trente-six ans et passe quarante-sept ans de sa vie dans une terre lointaine. Elle a publié environ six livres quand elle donne cette nouvelle orientation à son parcours. Elle écrira et publiera le reste au cours de ce qui peut s'apparenter à un exil, spatial du moins. L'image qu'elle donne de son vivant et qu'elle laisse à la postérité est celle d'une dame retirée dans son île américaine du bout du monde, au nom prédestiné, l'Île des Monts-Déserts, au large du Canada.

Pourtant cette fille d'un aristocrate français et d'une femme de la noblesse belge n'a pas, à vrai dire, de racines autres que culturelles. À propos des lieux de son enfance, qui sont, en général, ce qui construit un individu, elle dit, parlant des plages de Scheveningue en Hollande, ou de Belgique :

est aujourd'hui l'un des plus grands producteurs de camélias, de rhododendrons et d'azalées en Europe.

9. De nombreux écrivains y ont séjourné comme Patrik Deville, Charles Juliet, Sylvie Germain, Dominique Noguez, Fouad Laraoui, Lourdes Ventura, Minna Sif. François Cheng y a écrit son livre *Le dialogue, une passion pour la langue française* (2002).

*Je ne puis donc parler d'une enfance enracinée*¹⁰.

Voilà donc une Flamande qui se moque de ses origines et de la généalogie au sens national du terme, même si elle s'y est intéressée plus tard pour reconstituer sa famille. Rien ne l'a retenue au Mont-Noir, elle ne s'est attachée à aucun espace de son adolescence au point de s'y installer : ni Paris ni Bruxelles ni aucun autre lieu. À l'instar de son père, aristocrate bohème, c'est-à-dire errant, elle s'est toujours laissée emporter par le hasard. Elle avoue :

*Mais peut-être me serais-je développée de même si je vivais ailleurs. Qui sait pourtant. J'ai beaucoup de respect pour le hasard. Je crois à cette acceptation des objets donnés, et de la vie donnée, qu'il faut prendre telle qu'elle vient*¹¹.

Et elle dit à propos de la maison de son île américaine :

*Donner le sentiment que c'est une halte au bord de la route. Je n'aime pas l'idée d'être trop encombrée de possessions. On en garde toujours trop*¹².

On est aux antipodes de la conception barrésienne de l'écrivain enraciné, lié à son territoire charnel. Pour bien comprendre les rapports de Yourcenar avec le voyage, un témoignage nous éclaire particulièrement aussi bien par les détails qu'il nous donne que par les confessions de l'auteur qu'il reproduit. Il s'agit de *La promesse du seuil, un voyage avec Yourcenar*, dans lequel le journaliste Christian Dumais-Lvowisky raconte quelques-unes de ses rencontres avec Yourcenar en décembre 1986, à Paris, et en août 1987, à Petite Plaisance, ainsi qu'un séjour au Maroc, partagé en partie avec elle, en compagnie du photographe Saddri Derradji, en février 1987.

Yourcenar explique comment, inlassablement, elle désire retourner sur les lieux qu'elle a connus avec les être aimés, ici en l'occurrence il s'agit d'un retour sur le voyage fait au Maroc avec Jerry Wilson en 1981.

Toute son existence, dès l'enfance et les années passées aux côtés de son père en Europe d'abord, et ensuite seule à travers l'univers, n'a été qu'une

10. Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 17.

11. *Ibid.*, p.138.

12. *Ibid.*, p.140.

alternance de voyages, d'errances même, volontaires, organisées, programmées, au fil de ses découvertes, de ses passions esthétiques, intellectuelles ou affectives.

Voyager rend intelligent disait Albert Camus, à quoi répond en écho Yourcenar quand elle confie à Christian Dumais-Lvowisky :

*Apprendre dans les voyages et en dehors des voyages, est une grande raison d'être. Je me considère comme une perpétuelle étudiante dans toutes les conditions de la vie*¹³.

La naissance même à Bruxelles est un hasard, au cours d'une résidence temporaire de ses parents. À partir de 1912, l'installation de son père à Paris ne les fixe pas plus en France puisqu'ils ne cesseront pas de voyager à travers l'Europe. Dans cette série d'étapes, toujours recommencée, elle rencontre des exilés, d'où elle tirera, en particulier, son roman *Denier du rêve*, mais elle ne se considère à aucun moment elle-même comme une personne séparée de sa terre d'origine. C'est en 1939 qu'intervient ce qui peut apparaître comme un exil : le départ définitif pour les États-Unis et l'installation dans cette Île des Monts-Déserts qui sera son unique résidence fixe jusqu'à sa disparition. On peut dire que la déclaration de guerre la surprend alors qu'elle se consacre à ses habituels voyages : Nouvel-An dans le Tyrol, séjour à Athènes, et elle a décidé de passer l'hiver aux États-Unis auprès de son amie Grace Frick, après un premier séjour à New Haven.

Brisons donc un récit idéal : l'embarquement à Bordeaux est autant une fuite de l'Europe en guerre qu'une application de son programme personnel de voyages. On est, en l'espèce, au cœur de l'ambiguïté yourcenarienne : bien sûr elle fuit le nazisme triomphant qu'elle condamne, mais elle accomplit aussi un voyage de plus dans un itinéraire déjà et, depuis longtemps, mouvementé. Elle choisit la liberté politique alors qu'elle avait préalablement choisi la liberté sensuelle. L'Amérique devient ainsi un refuge, après avoir été un but, ou une destination parmi d'autres dans une existence de nomade.

Yourcenar a souvent été interrogée sur son état d'esprit au cours de ces années. Il y a, d'une part, la rupture dans ce qui était son obsession depuis sa

13. Christian Dumais-Lvowisky, *La promesse du seuil*, un voyage avec Yourcenar, Paris, Actes-Sud, 2002. *Ibid.*, p. 28.

vingtième année : devenir écrivain et construire une œuvre cohérente, ambitieuse et originale. À ce sujet elle avoue :

*J'avais quitté l'Europe, j'avais plus ou moins abandonné mon métier d'écrivain [...] c'était comme une œuvre au noir, où tout se défait*¹⁴.

Et, d'autre part, affleure un sentiment assez proche d'une prise de conscience d'exilée :

*De nombreux Français, vivant en France, n'ont connu eux-mêmes les camps de concentration qu'en 1945, quand les gens sont revenus. C'était la même chose pour nous, exilés. Nous ne nous rendions pas compte, ou en partie seulement, de ce qui se produisait en Europe. Et quand on s'en rendait compte, c'était une sorte de choc individuel*¹⁵.

C'est un des rares emplois du mot « exilé » que l'on peut trouver chez Yourcenar, soit dans ses déclarations soit dans ses écrits directs ou par le biais d'un personnage de fiction. Elle lui préfère, en général, celui, plus vague et en même temps moins réducteur, de « frontière ». Marguerite Yourcenar, qui a passé une partie de son enfance sur une frontière, est devenue un écrivain pour qui toute frontière peut et doit être franchie. Pour résumer ses sentiments dans ces terres lointaines, elle affirme :

*Et puis la mer aère, tout de même. On a le sentiment d'être sur une frontière, entre l'univers et le monde humain. On demeure longtemps des étrangers, des nouveaux venus dans ces paysages américains. En somme, c'est un paysage qui n'accepte pas très bien l'homme*¹⁶.

Elle développera tout au long de sa vie et de son œuvre cette notion de « prison » pour caractériser le monde, dont il convient justement de faire le tour par des voyages incessants, curieux et attentifs, comme ses personnages Hadrien, Zénon ou Eric Von Lhomond. Elle ajoute :

J'ai fait autant que j'ai pu le tour de ma prison, mais il y a bien des pays que je n'ai pas visités, pour des raisons accidentelles : l'Iran, par exemple, parce que l'ami qui m'y invitait est mort. Et beaucoup d'autres,

14. Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 131.

15. *Ibid.*, p. 133.

16. *Ibid.*, p. 134.

pour lesquels l'occasion, au dernier moment, a manqué. J'ai toujours aimé surtout les pays frontières, ceux qui donnent sur un lointain plus sauvage encore : la Laponie suédoise et norvégienne, le Proche-Orient à l'endroit où il devient difficile d'aller plus loin, sinon par des sentiers de montagne, l'Alaska maintenant menacé... Quand j'ai fait parler Hadrien de son amour des pays barbares, c'est par moments mon propre goût pour eux qui fait écho au sien. Toute ma vie, j'ai été très sollicitée par le voyage ; certains faits m'ayant à peu près immobilisée ici ces dernières années, j'ai eu d'abord un sentiment de contrainte. Je me suis dit pourtant que j'exagérais sans doute la valeur du voyage dans un monde de plus en plus uniformisé. J'ai compris aussi l'avantage de l'immobilité sur un point du monde : en regardant tourner les saisons sur un même lieu, on voyage toujours ; on voyage avec la terre¹⁷.

C'est donc le besoin de voyage qui est charnel en elle plus que l'attachement à une terre dont les circonstances historiques l'auraient séparée de façon violente. Certes, elle connaît au début de son séjour américain les sentiments accoutumés des exilés. C'est ainsi qu'elle se souvient, dans une lettre personnelle à Jean Ballard, de ces années passées à distance, dans cette espèce d'Arche que furent les États-Unis, le plus affreux était ce sentiment de flotter au milieu d'un monde disparu, submergé, désormais sans terre ferme¹⁸.

Elle dit aussi par ailleurs :

À ce moment-là j'avais la nostalgie de l'Europe, ou de l'Asie, ou au moins du Mexique. Enfin je voulais quitter les États-Unis parce que je m'y sentais dépaysée, et il m'a été parfois très dur d'y gagner ma vie¹⁹.

Flottement, dé-payement au sens étymologique du terme, nostalgie sont bien des sentiments caractéristiques de tout exilé, mais ils ne dominent pas chez Yourcenar. Très vite s'impose à elle l'idée qu'il convient de trouver un refuge, quel qu'il soit, loin de l'agitation. Ce sera la maison de Petite

17. *Ibid.*, p. 324.

18. Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 74.

19. Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, *op. cit.*, p. 123-124.

Plaisance, dans cette île, à l'écart de New York et de son effervescence. Elle le dit clairement :

*Et alors je suis restée aux États-Unis, il faut bien être quelque part*²⁰.

Elle acquiert la nationalité américaine, en 1949, et pourtant elle indique sans ambages dans une lettre adressée à un de ses lecteurs :

*J'ai vécu dans tant de pays que j'ai peine à me croire, par moments, d'une nationalité quelconque*²¹.

Toute sa vie Yourcenar va effectuer ces voyages, sortes de pèlerinages sentimentaux, intellectuels ou esthétiques qui seront essentiels à la lente, volontaire et maîtrisée construction de son œuvre et de sa vie. L'exil, qui est une forme de voyage obligé, est au cœur de la création littéraire, depuis toujours, car l'écrivain, surtout le grand, se caractérise d'abord par un souci, une obsession de liberté qui a conduit de nombreux créateurs à être en rupture avec leur temps, donc à établir des relations conflictuelles avec l'Histoire, c'est-à-dire forcément avec les forces politiques dominatrices.

Dans la plupart des cas sont associées étroitement les données individuelles, culturelles et historiques liées à l'éloignement forcé de sa terre, et à un phénomène de survie difficile qui ne se résout, souvent, que par l'acte d'écrire dans la langue du pays perdu.

Yourcenar n'a jamais été une proscriète comme le fut Madame de Staël. Sa condition matérielle, sociale et morale ne s'apparente jamais à celle de Victor Hugo confiné à Guernesey, qui crie sa colère de poète patriote dressé face à la tyrannie de Napoléon. On ne trouve pas chez elle l'amertume, le ton vengeur et la malédiction qui se dégagent de leurs écrits. Non plus que la tonalité nostalgique qui apparaît chez de nombreux poètes espagnols exilés, comme Rafael Alberti ou León Felipe, ou le pessimisme qui envahit les textes des intellectuels allemands qui fuient le III^e Reich. Rien chez Yourcenar du sentiment romantique de l'exil d'un Lamartine qui exalte à longueur de poèmes ou de textes le souvenir idéalisé du territoire natal. Yourcenar ne choisit pas comme Ulysse les épreuves du retour pour tenter de reconstituer une identité authentique qu'elle aurait perdue. Dans la mesure où sa vie est

20. *Ibid.*, p. 129.

21. Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, op. cit., p. 111.

un continuel aller et retour, elle n'éprouve pas le besoin de chanter le retour.

À vrai dire, Yourcenar n'est pas une figure d'exilée au sens strict du mot. Elle subit une nécessité morale plus qu'un interdit. Elle n'est ni bannie, ni expulsée, ni déportée. Quand elle embarque sur le paquebot *Mauritania* en 1951, vers l'Europe, il ne s'agit pas du retour d'une exilée mais de la fin d'une séparation, douloureuse certes, mais non traumatisante. Plus que vers une terre perdue, elle retourne vers une culture, des amis, des éditeurs. Cet exil n'a été ni ne sera injuste, glorieux ou honorable, en tant que tel. C'est un avatar, comme d'autres, volontaires pour la plupart, dans sa biographie. Yourcenar n'est pas ou peu la femme d'un « double pays ».

Entre sa patrie d'origine et sa ou ses patries d'adoption, elle adopte une attitude oblique, elle ne sert pas ou peu (sauf pour les *Negro spirituals* qu'elle a traduits) de pont, elle n'est pas et ne veut pas être un médiateur. Yourcenar serait plus proche, à mes yeux, d'un Borges, l'écrivain cosmopolite qui, comme tous les Argentins, disait qu'il « ne descendait que du bateau ». Elle en a la culture universelle, la froideur géométrique et la volonté du philosophe qui est d'atteindre la sérénité par le dépassement des passions. Yourcenar devait rencontrer Borges à Genève au cours de son dernier voyage en Europe, après la mort de Jerry Wilson, en 1986.

Yourcenar est une créatrice insulaire au sens où elle s'est toujours réservé des espaces de liberté intérieure au centre des espaces externes dans lesquels elle se trouvait par le hasard de ses déplacements (maisons de location, chambres d'hôtels, salles d'attente, retraites diverses) mais qui, à aucun moment, ne l'ont enfermée. À Jacques Chancel, elle dit par exemple :

*Qu'est-ce qu'une île ? La table de café est une île*²².

On n'a pas assez souligné le fait que Yourcenar a choisi de vivre, au milieu de l'espace si vaste des États-Unis, dans une petite île, celle des Monts-Déserts, renommée certes pour sa tranquillité et son environnement humain. Elle y a trouvé précisément ce qu'apportent les îles, en général : un repli sur soi-même, une sédentarité protégée, une solitude mais aussi, de façon

22. Jacques Chancel, *Radioscopie*, Paris, Éditions du Rocher, p. 49.

paradoxe, un besoin de s'en évader, de partir pour le large vers cet horizon fascinant qui attire et provoque forcément le voyage, non comme un passe-temps touristique mais comme une obligation morale.

Finalement, pour elle, l'espace physique où l'on habite est assez peu important car elle a le sentiment et la volonté de porter, avec elle et en elle, l'univers entier à l'intérieur de ses malles. Son errance est studieuse, curieuse, obstinée. Elle accompagne son écriture, elle l'alimente mais elle ne la fonde pas. Et l'on comprend mieux désormais cette autre réflexion significative que Yourcenar livre dans une lettre personnelle à Christian Dumais-Lvowisky, en 1986 :

*Il n'est jamais trop tôt pour commencer à remplir des agendas, même en gardant des points d'interrogation*²³.

Avec toujours, chez Yourcenar, la quête d'une sagesse à travers ces épreuves que le hasard impose.

Plus qu'une exilée, au sens traditionnel du terme, Yourcenar a été volontairement, lucidement, orgueilleusement, une marginale, une nomade, une « irrégulière » selon le très pertinent qualificatif de Josyane Savigneau (*Le Monde*, 7/12/1994). Oui, irrégulière plus que classique, universelle plus que liée à une terre singulière, soucieuse de faire le tour du monde, inlassablement, jusqu'à ses derniers jours plutôt que de retrouver son espace originel, par ailleurs très varié et complexe.

Marguerite de Flandre et écrivain universel à la fois...citoyenne du monde ? Pour répondre à cette question écoutons- là une fois encore. À Bernard Pivot en 1979 (7/12/1979) à *Apostrophes* qui lui demandait : « Vous êtes moitié française, moitié belge, vous êtes maintenant américaine, et pourtant je me dis que votre véritable patrie, c'est la Grèce », elle répondit :

Oh! je ne suis pas sûre. Je crois que j'ai des douzaines de patries...J'ai une passion pour l'Autriche, j'ai une passion pour la Suède, j'ai une passion pour le Portugal, j'ai une passion pour l'Angleterre. Et la littérature anglaise m'a tellement nourrie que c'est certainement une de mes patries. J'aime

23. Christian Dumais-Lvowisky, *La promesse du seuil, un voyage avec Yourcenar*, op. cit., p. 79.

beaucoup l'Asie, j'ai étudié les littératures asiatiques autant que j'ai pu, et par conséquent je me sens une patrie asiatique autant qu'une patrie européenne. Non, je ne crois pas aux patries exclusives, pas plus que je ne crois aux mères irremplaçables²⁴.

24. Marguerite Yourcenar, *Portrait d'une voix*, Paris, Gallimard, Les Cahiers de la NRF, 2002, p. 251-252.